



EN COUVERTURE



“LE CŒUR DU RÉACTEUR, C’EST LA CARTE SCOLAIRE”

Par FRANÇOIS DUBET

Jean-Michel Blanquer est d’abord un technocrate. Et de mon point de vue, ce n’est pas forcément une critique. Il connaît parfaitement la machine éducative et entend diriger le ministère en développant ce qui marche, plutôt que d’agiter de grands principes comme ses prédécesseurs. Politiquement, c’est un homme avec des convictions plutôt libérales, mais il est très loin de ce que nous propose la vraie droite scolaire – l’apprentissage à 13 ans, l’examen d’entrée en 6^e...

On peut d’ailleurs s’amuser du fait qu’Alain Finkielkraut ou Eric Zemmour le trouvent formidable ; cela prouve qu’ils ne l’ont pas lu ! A bien des égards, Blanquer est l’incarnation de l’affreux pédagogue qu’ils abhorrent. Il parle formation des enseignants, projets éducatifs, ou socle de



François Dubet, sociologue, est ex-directeur de l’EHESS et auteur de « Ce qui nous unit. Discriminations, égalité et reconnaissance » (Seuil, 2016).

connaissances atteignable par tous. Il a un petit côté vieux jeu – la distribution des fables de La Fontaine, l’apprentissage obligatoire de « la Marseillaise » – mais si cela peut calmer « Valeurs actuelles », comment le lui reprocher ? Quant à ses attaques sur les supposés adeptes du pédagogisme, accusés d’avoir produit des bataillons d’illettrés, j’y vois plus une posture qu’une conviction profonde.

Le problème français, ce n’est pas la pertinence de telle ou telle méthode de lecture. C’est la longue incapacité que nous avons eue à transformer le système scolaire alors que nous avons massifié l’accès au secondaire. Là est la catastrophe fondamentale. Nous vivons une période clé, avec une conscience vive, y compris chez les enseignants, des dysfonctionnements et des inégalités auxquels nous sommes confrontés. Le fruit est mûr pour une rénovation en profondeur de l’école, et il faut un homme adroit, davantage qu’un grand tribun, pour faire bouger les lignes.

En matière scolaire, beaucoup de choses fonctionnent par effets induits. Ce qu’il entreprend avec la réforme du bac (moins de matières soumises à un examen, mais des épreuves plus exigeantes), par exemple, me semble intelligent. C’est une manière de pousser le lycée à se réformer pour que le bachotage cède le pas à une préparation effective à la vie professionnelle ou à l’enseignement supérieur. Il semble aussi vouloir s’attaquer au chantier de la formation. Ce qui est pertinent si l’on considère, comme lui, que le talent pédagogique des enseignants est crucial dans la réussite scolaire des élèves.

Son projet me laisse plus perplexe, voire m’inquiète, sur la question de la justice scolaire. L’autonomie qu’il promeut, c’est-à-dire la liberté pour les établissements de monter un projet éducatif et de recruter des profs en fonction, je pense qu’on y arrivera inéluctablement. Pour autant, ce surcroît d’autonomie ne doit pas creuser encore plus les inégalités de moyens entre établissements de centre-ville – concentrant les profs les mieux rémunérés – et établissements de périphérie – réunissant les élèves le plus en difficulté. Or, sur cette question, comme sur celle de la mixité sociale, je le trouve extrêmement discret.

L’idée d’un collège à options avec un socle de connaissances commun permettant aux enfants de progresser à leur rythme, avec une pédagogie adaptée à chacun, est également intéressante. Mais, là encore, un bémol : il ne faut pas que ces options amènent à segmenter un peu plus les publics, en institutionnalisant les hiérarchies entre collèges et les classes de niveaux au sein des établissements. Le problème en France, c’est qu’on a tendance à séparer les bons et les mauvais, ce qui fait que les mauvais sont de plus en plus mauvais.

Plus fondamentalement, on peut s’interroger sur sa propension à multiplier les dispositifs à destination des catégories populaires – le CP à 12, les internats d’excellence – sans toucher au cœur du réacteur – les politiques d’orientation, la carte scolaire, les modes de sélection des grandes écoles. Les innovations pédagogiques, poussant l’élève à travailler en collectif, à développer sa créativité, doivent bénéficier à tous, et pas seulement aux enfants de pauvres. Sans quoi, la norme traditionnelle de l’excellence restera dominante, et notre système scolaire, par construction, continuera à produire de l’exclusion. »